



POUR elle

LORETTA CHASE



LES CARSINGTON - 4

Apprends-moi à aimer

AVENTURES & PASSIONS

Loretta Chase

Devenue la reine incontestée de la romance de type Régence dans les pays anglophones, elle a rencontré un succès sans précédent avec *Le prince des débauchés*, véritable phénomène éditorial. Surnommée la Jane Austen des temps modernes, passionnée d'histoire, elle situe ses récits au début du XIX^e siècle. Elle a renouvelé la romance avec des héroïnes déterminées et des héros forts, à la psychologie fouillée. Dans un style alerte et plein d'humour, elle sait analyser avec finesse les profondeurs de l'âme et de la passion. Elle a remporté deux RITA Awards.

Apprends-moi à aimer

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Lady Scandale
N° 9213
Ne me tente pas
N° 9312
Sur la soie de ta peau
N° 9967
Scandale en satin
N° 10246

LES CARSINGTON

- 1 – Irrésistible Mirabel
N° 8922
- 2 – Un insupportable gentleman
N° 8985
- 3 – Un lord si parfait
N° 9054
- 5 – Lady Carsington
N° 9612

LES DEBAUCHES

- 1 – La fille du Lion
N° 9621
- 2 – Le comte d'Esmond
N° 9304
- 3 – Le prince des débauchés
N° 8826
- 4 – Le dernier des débauchés
N° 9831

LORETTA
CHASE

LES CARSINGTON – 4

Apprends-moi
à aimer

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sophie Pertus*





Vous souhaitez être informé en avant-première
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant
sur **www.jailu.com**

Retrouvez-nous également sur Facebook
pour avoir des informations exclusives :
www.facebook.com/jailu.pourelle

Titre original
NOT QUITE A LADY

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York.

© Loretta Chekani, 2007

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2009

Remerciements

Merci à :

Claudia Chartrand, Margaret Evans Porter, Myretta Robens, et Sue Stewart, pour leurs vastes connaissances en matière de chevaux.

Le vieux village de Sturbridge dans le Massachusetts, qui s'efforce de conserver le passé vivant, et dont le personnel si cultivé m'a été d'une grande aide.

Ma famille et mes amis, et en particulier: Nancy Yoste, Mary Jo Putney, Walter, Cynthia.

Yorkshire, Angleterre, 24 mai 1812

— Je peux le voir ? demanda la jeune fille.

Car elle était bien jeune, en vérité. Dix-sept ans à peine. Ses immenses yeux bleus dévoraient son visage pâle marqué par la douleur et la fatigue, et qui paraissait bien trop enfantin pour être celui d'une mère.

Le travail avait été long et difficile, et elle n'était pas encore hors de danger.

Deux femmes s'occupaient d'elle. En dépit de sa mise simple, l'une était manifestement une dame, l'autre une domestique. Elles échangèrent un regard inquiet.

La première était devenue marquise de Lithby, et la belle-mère de la jeune fille, à peine un an plus tôt. Pourtant, son attitude et ses manières trahissaient l'affection et la compassion d'une mère ou d'une sœur. Elle se pencha sur la tête blonde qui reposait sur les oreillers.

— Mon ange, il ne vaut mieux pas, murmura-t-elle. Il faut te reposer, maintenant.

— Il est si calme, s'inquiéta la jeune fille. Pourquoi est-il aussi silencieux ?

Lady Lithby lui caressa doucement le front.

— Le bébé n'est pas... très vigoureux, Charlotte.

— Il va mourir, n'est-ce pas ? Oh, s'il vous plaît, laissez-moi le voir. Rien qu'un instant. Je vous en

prie, Elizabeth. Je suis tellement désolée de vous donner tous ces tracas...

— Ce n'est pas ta faute, l'interrompit lady Lithby. Ne crois jamais une chose pareille.

— Madame a raison, renchérit la domestique. Tout est la faute de ce méchant homme. Et de cette bonne à rien qui se prétend gouvernante. C'était à elle de prendre garde aux loups déguisés en agneaux. Mais elle n'en a rien fait. Elle vous a laissée livrée à vous-même – comme si une innocente jeune fille pouvait savoir quoi que ce soit de la méchanceté des hommes ?

Depuis, le loup déguisé en agneau était mort, tué dans un duel – à propos d'une femme, naturellement. Lady Charlotte Hayward n'était pas, loin s'en faut, la première ni la dernière à avoir été déshonorée par Geordie Blaine. En revanche, c'était sans doute la plus jeune et la mieux née de ses victimes.

— Tu vois ? insista sa belle-mère. Molly est de ton côté ; je suis de ton côté. Surtout n'oublie jamais cela, ma chérie. Tu peux toujours venir me trouver.

Une larme roula sur l'oreiller.

Si seulement elle avait suivi ce conseil l'été dernier... songea lady Charlotte amèrement.

Lady Lithby ne le dit pas, mais ce regret flottait dans la pièce tel un fantôme.

— Je suis désolée, murmura la jeune fille. J'ai été si bête. Je suis vraiment désolée. Mais je vous en prie, Elizabeth, puis-je le voir ? Rien qu'un instant. Je vous en supplie.

Elle parlait d'une voix hachée. Ses yeux s'emplirent de larmes. Sa poitrine se soulevait de plus en plus vite. Les deux femmes avaient beau dissimuler leur inquiétude, elles commençaient à craindre de la perdre.

— Il ne faut pas qu'elle s'agite, murmura lady Lithby à la domestique. Amenez-lui l'enfant.

Molly passa dans la pièce voisine où la nourrice avait pris le bébé en charge.

Tout avait été organisé avec soin et dans la plus grande discrétion : la sage-femme, la nourrice, la voiture qui conduirait le garçon chez ses nouveaux parents. L'imprudence de sa mère avait été tenue secrète.

La femme de chambre revint quelques instants plus tard avec l'enfant. Charlotte sourit et se redressa un peu pour que Molly puisse le lui déposer dans les bras. Il fit ce qui ressemblait à une faible tentative pour chercher son sein, mais renonça bien vite en poussant un soupir.

— Oh, ne meurs pas ! implora sa mère en caressant le duvet blond-blanc de sa tête.

Avec une douceur infinie, elle passa l'index sur son nez, ses lèvres, son menton. Puis elle le glissa dans sa main minuscule qu'il referma aussitôt pour l'agripper.

— Il ne faut pas que tu meures, répéta-t-elle. Écoute maman.

Elle murmura encore quelques mots, trop bas pour que les autres l'entendent.

— Ils vont bien s'occuper de lui ? s'inquiéta-t-elle en levant les yeux vers sa belle-mère.

— Il va dans une très bonne famille, lui assura lady Lithby. Ces gens sont désespérés de ne pas pouvoir avoir d'enfant. Ils l'entoureront de toute leur affection.

S'il vit...

Ces paroles ne furent pas prononcées à voix haute.

Sans doute trop de choses demeurèrent-elles ainsi inexprimées. Mais Charlotte n'avait que trop conscience du mal qu'elle avait fait et de la situation délicate dans laquelle elle avait mis sa belle-mère. Elle ne savait que trop ce qu'elle devait aux deux femmes pour dire ce qu'elle avait sur le cœur.

Peut-être aussi la peine était-elle trop profonde pour son jeune cœur et la laissait-elle muette.

Alors elle se contenta de contempler son bébé et de souffrir comme elle n'aurait jamais imaginé qu'il fût possible de souffrir. Elle regardait son fils, son fils magnifique, et songeait à tout le mal qu'elle lui faisait.

Elle avait cru que Geordie Blaine lui avait brisé le cœur mais, comparé à ce qu'elle endurait maintenant, ce n'était rien. Elle avait mis au monde un enfant innocent et faible qui avait besoin de sa mère. Mais elle ne pouvait pas s'occuper de lui.

L'amour.

À cause de lui, elle avait fait du tort à tant de gens – et surtout au petit être sans défense qu'elle aurait tellement voulu protéger.

L'amour.

L'amour qui rendait aveugle, réellement. Aveugle aux autres. Aveugle au passé, au présent et à l'avenir. Aveugle à tout ce qui n'était pas cet homme dénué de conscience et les sentiments mauvais qu'il lui avait inspirés : le désir... la passion...

Ces mots apparemment poétiques ne désignaient que des besoins animaux. Elle s'en rendait compte à présent. Trop tard. Ces sentiments s'évanouissaient vite.

Ne restaient alors que la douleur et le chagrin presque insoutenables.

L'amour.

Plus jamais. Son âme, son cœur ne le supporteraient pas.

Charlotte déposa un baiser sur le front du bébé. Puis elle leva ses yeux bleus brillants de larmes sur la domestique.

— Vous pouvez l'emmener, maintenant, souffla-t-elle.

1

Le problème de Darius Carsington, c'était qu'il n'avait pas de cœur.

Pourtant, tout le monde dans sa famille s'accordait à dire que le dernier-né du comte de Hargate en avait un au départ. Tout le monde s'accordait à dire que, dans les premiers temps, il ne semblait pas destiné à devenir le plus exaspérant des cinq fils de lord Hargate.

Assurément, il n'était en apparence pas si différent que cela des quatre autres.

Deux de ses frères, Benedict et Rupert, tenaient leur beauté de leur mère, la brune lady Hargate. En revanche, comme Alistair et Geoffrey, Darius avait hérité des cheveux d'or sombre et des yeux d'ambre de lord Hargate. Comme tous ses frères, Darius était grand et fort. Comme eux, il était séduisant.

Ce qui le différenciait d'eux, c'était son érudition. Il s'était toujours passionné pour les sciences. Il avait commencé à agacer son père en insistant pour faire ses études à Cambridge alors que tous les hommes de la famille étaient allés à Oxford. On cultivait une plus grande rigueur intellectuelle à Cambridge, affirmait-il. On pouvait y étudier la botanique, l'extraction du fer par fusion et d'autres disciplines de physique expérimentale.

Certes, à Cambridge, il s'était révélé très brillant. Hélas, depuis la fin de ses études, il semblait avoir

laissé son intellect prendre le dessus sur ses sentiments et sa moralité !

Pour dire les choses simplement, Darius divisait sa vie en deux parties : 1) l'étude du comportement animal, et en particulier de l'élevage et de la reproduction et 2) l'imitation, durant ses heures de loisir, de ces comportements.

Le problème, c'était le deux.

Les autres fils de lord Hargate n'avaient pas été des saints côté femmes. Sauf Geoffrey, monogame depuis le jour de sa naissance. Cependant, s'agissant de quantité, aucun n'avait égalé Darius.

Quoi qu'il en soit, ce n'était pas sa vie dissolue le problème, car ses parents et le reste de sa famille n'avaient rien de puritain. Dans la mesure où il se faisait une règle de ne jamais séduire d'innocentes jeunes filles, ils ne pouvaient l'accuser de goujaterie. Et comme il avait l'intelligence de limiter ses conquêtes au demi-monde et aux tout derniers rangs de la haute société, ils n'avaient pas à se plaindre de scandales. Dans ces milieux, les mœurs étaient d'ailleurs plutôt relâchées et ce genre de conduite ne faisait que rarement sourciller.

Non, ce qui exaspérait sa famille, c'était sa façon d'agir, méthodique et impersonnelle.

Il donnait l'impression d'être plus attaché aux créatures qu'il étudiait qu'aux femmes qu'il mettait dans son lit. Il était capable de dresser la liste de toutes les différences, majeures et mineures, entre deux races de moutons alors qu'il ne se rappelait pas le nom de sa dernière conquête et moins encore la couleur de ses yeux.

Après avoir vainement attendu que son fils de vingt-huit ans ait fini de jeter sa gourme, ou montre au moins un semblant d'humanité, lord Hargate décida que le moment était venu d'intervenir.

Il convoqua Darius dans son bureau.

Tous ses fils le savaient, quand lord Hargate les convoquait dans son bureau, c'était pour «leur tomber dessus à bras raccourcis», comme aurait dit Rupert.

Pourtant, Darius pénétra dans ce qu'Alistair appelait la chambre d'Inquisition comme l'on monte sur l'estrade pour un exposé: les épaules dégagées et la tête haute, ses yeux dorés étincelant d'intelligence.

Affichant une assurance arrogante, il se présenta devant son père et le regarda droit dans les yeux. Toute autre attitude aurait causé sa perte. Cela, même un homme moins intelligent que lui l'aurait vite appris au contact de quatre frères animés d'une volonté farouche.

Il avait aussi veillé à ne pas soigner particulièrement son apparence pour ne pas avoir l'air de chercher à apaiser le monstre.

À la vérité, Darius savait toujours parfaitement ce qu'il faisait et l'impression qu'il produisait.

Peut-être s'était-il contenté de passer le peigne dans sa crinière châtain, mais un observateur attentif aurait noté que sa coupe rehaussait les mèches plus claires dues aux heures passées en plein air – trop souvent tête nue. Le soleil avait aussi tanné son visage aux traits bien dessinés. De même, la trompeuse simplicité de son costume attirait l'attention sur son corps athlétique.

En un mot, il n'avait pas du tout l'air savant. Ni même civilisé. Cela n'était d'ailleurs pas tant dû à son physique puissant ou à cette impression de force et de santé qui émanait de lui qu'à ce je-ne-sais-quoi d'indompté tapi derrière la façade.

Ce que la plupart des gens – surtout les femmes – voyaient en lui, ce n'était pas un gentleman bien né et érudit, mais une force de la nature.

Cette force de la nature, soit elles s'y abandonnaient, se laissaient emporter, soit elles cherchaient à la dompter. Autant vouloir dompter le vent, la pluie ou la mer du Nord. Darius prenait ce qu'elles

avaient à offrir sans plus se soucier d'elles que le vent, la pluie ou la mer du Nord.

Il ne voyait pas de raison de se conduire autrement. Ces liens avec les femmes étaient par nature éphémères. Ils n'avaient aucun effet sur la société, l'agriculture ou quoi que ce soit d'important.

Son père, lui, voyait les choses différemment, et ne manqua pas de le lui signifier sans détour. Il déclara que ces débauches étaient vulgaires, et qu'en accumulant les conquêtes, son fils semblait chercher à rivaliser avec ces hommes oisifs, imbéciles et indéliçats, incapables de faire autre chose de leur vie.

Le sermon paternel se poursuivit, dans ce style aussi concis qu'implacable qui faisait de lord Hargate l'un des orateurs les plus redoutés du Parlement.

Sa raison avait beau rappeler à Darius que ce n'était qu'une diatribe sans fondement logique, les paroles de son père le piquaient au vif, ce qui était le but, il le savait. Cependant, l'homme rationnel ne laissait pas ses émotions lui dicter ses actes, même face à la plus extrême provocation. Si refuser de se laisser gouverner par ses sentiments était un crime, eh bien, soit. Il avait compris depuis longtemps que la logique et un froid détachement étaient des armes puissantes. Elles permettaient de ne pas se laisser broyer par les fortes personnalités des membres de sa famille, ni manipuler – par les femmes, notamment –, et de gagner le respect – celui de ses confrères, en tout cas.

En guise de représailles, il offrit à son père la réponse la plus exaspérante qui lui vînt l'esprit :

— Sauf votre respect, monsieur, je ne comprends pas ce que les sentiments ont à voir avec ces questions. L'instinct naturel du mâle est de s'accoupler avec le sexe opposé.

— Comme tu l'as souligné dans plusieurs articles sur la parade nuptiale des animaux, dans le cas de

certaines espèces, l'instinct naturel consiste aussi à choisir une compagne et à s'apparier pour la vie, contra lord Hargate.

Ah, l'on en venait enfin au fait ! Darius ne fut du reste pas surpris du tour que prenait la conversation.

— En d'autres termes, conclut-il, vous voulez que je me marie.

Il n'avait jamais vu l'intérêt de mâcher ses mots ; un autre trait de caractère qui énervait tant son entourage.

— Tu as décidé de ne pas poursuivre une carrière universitaire à Cambridge, lui rappela son père. L'aurais-tu fait que, naturellement, personne ne se serait attendu que tu te maries. Mais il se trouve que tu n'as pas de métier.

Pas de métier ? À vingt-huit ans, Darius Carsington était l'un des membres les plus éminents de la Société de philosophie.

— Monsieur, si je puis me permettre, mes travaux...

— De nos jours, on dirait que la moitié de l'aristocratie écrit des opuscules ou des articles pour impressionner telle ou telle société savante, l'interrompt son père avec un geste dédaigneux de la main. Cependant, la plupart de ces messieurs disposent de revenus. Des revenus qui ne proviennent pas de la bourse de leur père.

Cette attaque le blessa.

« Que vouliez-vous que je fasse d'autre ? aurait-il voulu rétorquer. Comment vouliez-vous que je me distingue de mes frères – Benedict, le paragon, le philanthrope, Geoffrey, le mari et père modèle, Alistair, le héros militaire et incorrigible romantique, Rupert, l'irrésistible fripouille devenue ces temps derniers un intrépide aventurier ? Comment émerger du lot autrement qu'en cultivant mon unique avantage : mon intelligence ? Vous, comment vous y seriez-vous pris pour sortir de leur ombre ? »

Ces questions étaient on ne peut plus légitimes, mais il se garda bien de les poser. Il refusait de mordre à l'hameçon et de se défendre contre des reproches aussi injustes et infondés.

Il s'appliqua donc à afficher une expression amusée.

— Dans ce cas, père, peut-être aurez-vous la bonté de me choisir une épouse richement dotée. Mes frères semblent satisfaits du choix que vous avez fait pour eux. Quant à moi, cela m'indiffère complètement.

C'était la vérité et, il en était certain, cela agaçait profondément son père. Mais cette certitude n'était qu'une maigre consolation, car lord Hargate était passé maître dans l'art de dissimuler ses sentiments.

— Je n'ai pas le temps de te chercher une épouse, répliqua ce dernier. D'ailleurs, je n'ai pas parlé de mariage à tes frères avant leur trentième année. En toute justice, je dois donc t'accorder une année supplémentaire. Et je dois également t'offrir une occasion de te rendre utile, comme je l'ai fait pour tes frères cadets.

L'aîné, Benedict, n'avait pas besoin d'un métier ni d'une riche épouse puisqu'il hériterait de la fortune de son père. Quant aux autres, ils s'étaient tous mariés avec des femmes riches. Des femmes que, au demeurant, ils avaient épousées par amour, ce que lord Hargate se garda bien de mentionner.

Darius classait l'amour romantique dans la catégorie « Superstitions, mythes et autres absurdités poétiques ». Contrairement à l'attraction, à l'excitation ou même à l'attachement familial que l'on pouvait observer dans le règne animal, l'amour romantique lui semblait un pur produit de l'imagination.

Mais l'amour n'était pas ce qui l'occupait pour l'instant. Il se demandait quel plan machiavélique son père avait bien pu échafouder.

— Quel genre d'occasion ? s'enquit-il, méfiant.

— Une propriété est entrée récemment en ma possession, répondit lord Hargate. Je te donne un an pour en tirer un revenu. Si tu y parviens, tu seras dispensé de mariage.

Le cœur de Darius fit un bond dans sa poitrine. Un défi. Un véritable défi. Son père se serait-il enfin rendu compte de quoi il était capable ?

Non. Bien sûr que non. C'était impossible.

— Cela me semble presque trop facile, déclara-t-il. Où est le piège ?

— Non, ce ne sera pas facile, contra lord Hargate. Cette propriété a été entre les mains de la cour de la chancellerie pendant dix ans.

C'était la cour d'équité de Londres. Comme beaucoup de gens l'avaient appris à leurs dépens, elle mettait généralement un temps infini à juger les affaires.

— Dix ans ? répéta Darius. Vous devez parler du domaine de la vieille folle dans le Cheshire. Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Beechwood.

La « vieille folle » en question n'était autre que la cousine de lord Hargate, lady Margaret Andover, qui, au moment de sa mort, ne parlait plus à aucun membre de sa famille, ni à ses voisins ni à personne. Elle n'adressait plus la parole, semblait-il, qu'à son carlin, Galahad – mort depuis longtemps –, et à qui elle avait légué sa propriété dans un codicille à son testament qui en comptait deux cent dix-huit pages. Ces codicilles se contredisaient les uns les autres, comme les nombreux autres testaments qu'elle avait rédigés au cours des dix dernières années de sa vie. C'est pourquoi le sort de Beechwood avait été confié à la cour de la chancellerie.

Tout s'expliquait.

— La maison tient encore debout ? s'enquit Darius.

— Tout juste.

— Et qu'en est-il des terres ?

— Elles sont dans l'état que tu peux imaginer après avoir été laissées à l'abandon pendant dix ans.

Darius hocha la tête.

— Je vois. Ce que vous me proposez, c'est l'un des douze travaux d'Hercule.

— Exactement.

— Vous devez être certain qu'il faudra bien plus d'un an pour remettre le domaine sur pied. C'est là le hic.

— Autrefois, il rapportait un joli revenu, il possède donc un gros potentiel, affirma son père. Lord Lithby, dont les terres bordent le domaine à l'est, le convoite et serait ravi de m'en débarrasser si tu ne te sens pas de taille à relever le défi.

Et voilà. Il avait touché le point sensible. Ce diable d'homme n'ignorait pas que même la plus grande intelligence ne l'emportait que rarement sur l'orgueil masculin.

— Vous savez parfaitement qu'en présentant les choses ainsi, je ne refuserai pas. Je ne *pourrai* pas refuser, déclara Darius. Quand commence mon année ?

— Maintenant.

Cheshire, samedi 15 juin 1822

La truie s'appelait Hyacinthe.

Couchée dans son enclos, elle nourrissait patiemment sa nombreuse portée. C'était la truie la plus grosse et la plus fertile du comté ; elle faisait la fierté de son propriétaire, le marquis de Lithby, et des envieux dans tout le voisinage.

Accoudé à la barrière de la porcherie, lord Lithby admirait son cochon préféré.

Quant à la jeune femme qui se tenait à côté de lui, elle songeait que la bête et elle avaient beaucoup de points communs. Toutes deux étaient la prune des yeux du marquis, qui les adorait.

Lady Charlotte Hayward avait vingt-sept ans. C'était le seul enfant que lord Lithby ait eu de son premier mariage et son unique fille, sa fierté et sa joie.

Les critiques les plus impitoyables de la bonne société ne trouvaient rien à redire à sa beauté. Tous s'accordaient à reconnaître qu'elle n'était ni trop petite ni trop grande, ni trop ronde ni trop maigre. Ses cheveux d'or pâle encadraient un visage d'une perfection classique : yeux couleur myosotis, nez aristocratique, lèvres délicatement ourlées et teint de porcelaine. Quant aux femmes, nombreuses, qui l'enviaient, elles découvriraient vite, à leur grand désarroi, qu'il était impossible de la détester tant elle était accommodante, généreuse et affable.

Ce qu'elles ignoraient, en revanche, c'était le travail que cela représentait d'être lady Charlotte Hayward. Elles auraient été stupéfaites d'apprendre que celle-ci enviait le sort d'une truie.

Elle en était à se demander ce que cela faisait de se rouler dans la boue sans se soucier de ce que les gens en pensaient quand son père déclara à brûle-pourpoint :

— Charlotte, il faut vraiment songer à te marier, tu sais.

Elle se figea. Plutôt mourir.

Elle avait tout à coup l'impression de se tenir au bord d'un gouffre, mais n'en laissa rien paraître. Dissimuler les émotions indésirables était devenu chez elle une seconde nature.

Elle se tourna vers son père, un sourire affectueux aux lèvres. Elle savait qu'il l'aimait tendrement et ne voulait rien d'autre que son bien. Il n'avait aucune idée de ce qu'il lui demandait là.

Comment pourrait-elle se marier et courir le risque que son secret soit découvert lors de sa nuit de noces ? Comment réagirait l'homme à qui elle appartiendrait alors en découvrant qu'elle n'était plus vierge ? Et *elle*, comment réagirait-elle ? Serait-

elle capable de mentir avec suffisamment d'aplomb pour le persuader qu'il se trompait ? Souhaitait-elle vraiment commencer sa vie conjugale par un mensonge ? Mais à quel homme pourrait-elle faire suffisamment confiance pour lui avouer la vérité ? Pour lui révéler son secret ? Comment reconnaître toutes les trahisons qu'elle avait commises et risquer que ceux qu'elle aimait soient de nouveau trahis ?

Ces questions, et beaucoup d'autres, elle se les était posées depuis longtemps. Elle avait tourné et retourné le problème dans son esprit et envisagé toutes les solutions possibles.

Pour en arriver à la conclusion qu'une seule était viable : mieux valait qu'elle meure vieille fille.

Sauf qu'elle ne pouvait dire une chose pareille à son père. Il n'était pas naturel qu'une femme ne souhaite pas se marier.

De même qu'il n'était pas plus naturel qu'un père souhaite que sa fille ne se marie pas ; il n'y avait donc rien d'étonnant qu'il aborde le sujet. Un autre l'aurait déjà fait depuis des lustres. Elle ne pouvait que lui être reconnaissante de lui avoir accordé une si longue période de liberté. Mais pourquoi maintenant ? ne pouvait-elle s'empêcher de se demander. Pourquoi ?

— Je sais qu'une fille doit se marier, papa, fit-elle.

Sauf qu'elle ne le pouvait pas. Pas avec ce secret qui pesait sur elle comme un fardeau et qu'elle devait garder caché.

— Cela fait trop longtemps que tu te consacres aux autres, insista-t-il sans se douter du coup qu'il portait à sa mauvaise conscience. Je sais que tu as différé la poursuite de ton propre bonheur pour aider ta belle-mère. Je sais combien tu l'aimes, et combien tu aimes tes petits frères. Cependant, ma chérie, il est temps que tu aies un foyer et des enfants à toi.

Ces mots réveillèrent une douleur qui ne s'était pas fait sentir aussi vivement depuis bien longtemps.

Des enfants à elle.

Son père ne savait pas ce qui s'était passé dix ans plus tôt. Il ignorait la portée de ses paroles et était loin de se douter du mal qu'il lui faisait. Il ne devait jamais l'apprendre.

— Je m'en veux, poursuivit-il. J'ai pris l'habitude égoïste de te traiter comme le fils que je pensais ne jamais avoir. Aujourd'hui encore, alors que tu as quatre frères cadets, j'ai bien du mal à m'en défaire.

Sa mère était morte alors qu'elle n'avait pas quinze ans. Le remariage de son père à peine un an plus tard avait été un choc. Pourtant, sa belle-mère, Elizabeth, qui n'avait que neuf ans de plus qu'elle, s'était révélée plus une grande sœur qu'une seconde mère – ce dont Charlotte ne s'était pas rendu compte à l'époque. Quelle idiote elle avait été !

— L'ennui, c'est que tu m'as trop gâté, ajouta son père. Depuis cette terrible période où tu étais malade, tu ne m'as pas donné un seul motif d'inquiétude ou de chagrin. Bien au contraire : tu t'es consacrée à nous tous avec une grande générosité.

Après avoir porté ce bébé dont il ignorait l'existence, elle avait été gravement malade, longtemps. Elle s'était ensuite juré de ne plus jamais causer la moindre angoisse, le moindre souci ou la moindre honte à quiconque. Elle avait déjà fait assez de dégâts – des dégâts irréparables – pour le restant de sa vie.

— Il se peut aussi qu'il me soit apparu que les jeunes gens qui gravitaient autour de toi ne pouvaient t'apprécier à ta juste valeur, continua-t-il, lui révélant le fond de sa pensée, comme il l'avait toujours fait. Naturellement, tu traites tous tes admirateurs avec gentillesse, mais sans excès, ton

attitude étant toujours irréprochable. Il me semble cependant qu'aucun d'entre eux n'a su vraiment gagner ton affection. Je me trompe ?

— Non, confirma-t-elle. Aucun. C'est le destin, je suppose.

— Je ne suis pas convaincu qu'il faille se fier au destin, fit-il valoir. Certes, il m'a été favorable, je le reconnais volontiers. Je me sentais bien seul, après la mort de ta mère. J'aurais pu commettre une grave erreur.

Elle aussi s'était sentie seule après la mort de sa mère. Quand son père s'était remarié, elle avait été... oh, elle s'en souvenait à peine, aujourd'hui. Il ne lui en restait qu'une impression de profond malheur. En tout cas, elle était particulièrement vulnérable. Et Geordie Blaine avait su profiter de la situation.

Son père était bien trop bon pour lui rappeler l'erreur qu'il croyait qu'elle avait *failli* commettre. Il pensait avoir chassé Blaine avant que le mal ne soit fait.

Quant aux deux femmes qui connaissaient la vérité, elles se gardaient bien de la lui rappeler.

C'était inutile.

Son père posa sur elle ses yeux gris empreints d'un sérieux inhabituel. En temps normal, lord Lithby était joyeux et son regard pétillait de bonne humeur.

— La vie est imprévisible, mon enfant, commença-t-il. Nous ne sommes pas sûrs de grand-chose sinon que nous mourrons tous un jour.

Quelques mois plus tôt, il avait manqué d'être emporté par la fièvre.

Charlotte crispa sa main gantée sur la clôture.

— Oh, papa, ne dites pas des choses pareilles !

— La mort est inévitable, insista-t-il. Cet hiver, quand j'ai été si mal, j'ai songé à tout ce que je n'avais pas encore fait. Et l'une de mes plus grandes inquiétudes, c'était toi. Après moi, qui s'occuperait de toi ?

Des domestiques, songea-t-elle. Des notaires. Des hommes d'affaires. Une héritière pouvait toujours payer des gens pour s'occuper d'elle. Et les volontaires ne manqueraient jamais. Quand on était riche, on n'avait pas besoin de mari.

Or, Charlotte était très riche. Le contrat de mariage de sa mère prévoyait un legs très généreux en faveur des enfants. Fille unique de ses parents, Charlotte se trouvait donc à la tête d'une fortune considérable, même pour une fille de marquis.

— Je suis désolée de vous causer du souci, dit-elle.

Il écarta ses excuses d'un geste de la main.

— Il est normal qu'un père s'inquiète pour ses enfants, assura-t-il. Du reste, on ne peut pas vraiment parler de souci. Tout au plus d'un problème à résoudre. Certes, je ne me suis encore jamais essayé au rôle d'entremetteur, mais j'ai beaucoup étudié la question. Dès que j'ai été remis, j'ai observé avec attention ce qui se passait durant la saison.

La saison mondaine de Londres fournissait, entre autres, l'occasion aux aristocrates qui n'étaient pas encore mariés de trouver chaussure à leur pied. Comme il était de mise pour une jeune femme de son rang, Charlotte assistait consciencieusement à toutes les réceptions qu'il fallait. Elle prenait aussi part aux bals de charité hebdomadaires, à l'Almack, bals réservés à la crème de la société, dont le but était, lui semblait-il, de réserver l'ennui extrême à un très petit nombre de gens triés sur le volet.

— La plupart des jeunes filles rencontrent leur mari durant cette période, souligna son père. Mais tu en es à ta huitième saison, et dans la mesure où il n'y a rien à redire à ta conduite, force est de constater que le problème vient d'ailleurs. Après y avoir mûrement réfléchi, je suis parvenu à deux conclusions : d'une part, la méthode laisse une trop grande

place au hasard et, d'autre part, Londres offre trop de distractions. Il nous faut désormais aborder le problème de façon scientifique, vois-tu.

Lord Lithby était agronome. Membre éminent de la Société de philosophie, il passait son temps à lire des brochures et à écrire des articles sur l'agriculture. Il enchaîna en lui expliquant que certains des principes qui régissaient son domaine de prédilection pouvaient également s'appliquer aux êtres humains. Ce qu'il fallait, conclut-il, c'était un système. Et il en avait conçu un.

Il ne se doutait pas du mal que sa fille s'était donné pour éviter de parvenir au résultat souhaité. Il ne se doutait pas de l'esprit scientifique avec lequel elle avait abordé le problème du « Comment ne pas se marier ». Car Charlotte avait elle aussi conçu un système des années auparavant, et elle ne cessait de le peaufiner.

Une fois, elle s'était laissé aveugler par un homme. Cela ne se reproduirait pas.

Cette erreur avait eu pour résultat une longue maladie – qui avait affecté son esprit autant que son corps – si bien qu'elle n'avait fait son entrée dans le monde qu'à l'âge relativement tardif de vingt ans. Cependant, elle avait commencé longtemps avant à étudier les hommes de son milieu et à jauger leur caractère aussi soigneusement que son père jugeait les caractéristiques de ses navets et de ses haricots, de ses vaches, de ses moutons et de ses cochons. Cependant, si son père s'efforçait d'obtenir des récoltes et des animaux le plus florissants possible, elle s'attacha à étouffer dans l'œuf l'intérêt que pouvaient lui porter les jeunes gens.

Elle apprit à se montrer prodigieusement ennuyeuse avec l'un, terne jusqu'à en devenir invisible avec l'autre. À en abrutir certains de paroles, ou à se montrer muette. Elle feignit d'être absente, distraite. S'obstina à ne pas reconnaître un homme qu'elle

avait rencontré à de nombreuses reprises. Plus d'une fois, elle alla jusqu'à conduire un soupirant dans les bras d'une autre.

Cette dernière manœuvre requérait un soin et une subtilité extrêmes.

Les autres aussi, au demeurant. Quelque technique qu'elle décidât d'adopter, elle devait toujours apparaître gentille et obligeante.

Tout compte fait, pour une jeune femme séduisante et riche, ne pas se marier – et ne pas risquer de voir son petit manège pour ne pas se marier découvert – était une tâche ardue.

Elle devrait avoir honte de tromper ainsi son père, mais la vérité était cent fois pire.

— Elizabeth et moi avons dressé une liste de jeunes gens qui, nous semble-t-il, seraient susceptibles de te plaire, annonça lord Lithby. Dans un mois, ces messieurs viendront séjourner une quinzaine de jours à Lithby Hall. Bien entendu, nous recevrons également certaines de tes amies et de tes cousines pour équilibrer le nombre. Cela te permettra de faire plus ample connaissance avec eux. Et, de leur côté, loin des distractions de la ville, ils auront plus de chances de gagner ton estime.

Il conclut cette annonce par un sourire radieux.

Charlotte lui sourit en retour. Comment faire autrement, quand il semblait si fier de sa terrifiante idée ?

— Si cela ne marche pas cette fois-ci, ajouta-t-il, nous réessaierons durant la saison de la chasse. De toute façon, nous recevons souvent.

Il n'ajouta pas de « mais », cependant, c'était tout comme. Il s'était mis en tête qu'elle trouverait un mari grâce à cette méthode et, quoi qu'il en dît, il était certain de réussir dès la première tentative. Si ce n'était pas le cas, il serait cruellement déçu.

Quant à Charlotte, elle ne savait pas ce qui serait le pire : décevoir son père ou se conformer à ses attentes.

— Je suis certaine que cela va marcher, papa, assura-t-elle. Bien entendu, je m'en remets entièrement à votre jugement.

— C'est bien, ma chérie, fit-il en lui tapotant l'épaule.

Le problème réglé, et parfaitement inconscient de la bombe qu'il venait de lâcher, lord Lithby passa à un autre sujet; il était question de la propriété voisine... le verdict de la cour de la chancellerie rendu à une rapidité qui tenait du miracle... mais lord Hargate avait toujours... ses fils... les articles de Carsington sur le sel... le piétin chez le mouton...

Elle s'efforçait de l'écouter avec attention, mais le bruit dans sa tête l'empêchait de se concentrer. Son esprit affolé bondissait d'une inquiétude à l'autre, d'un mauvais souvenir à l'autre. Elle regarda de nouveau la truie et envia de plus belle son contentement animal. Si seulement, comme Hyacinthe, elle pouvait ne pas douter de sa place et de son rôle en ce monde...

Sur ces entrefaites, lord Lithby s'en alla parler à son garde-chasse, et Charlotte s'éloigna de son côté, emportant avec elle ses pensées tumultueuses.

Lord Lithby avait essayé de parler à sa fille du domaine mitoyen et de son nouvel occupant, Darius Carsington.

Comme ce dernier ne causait jamais de scandale et que lord Lithby ne prêtait pas l'oreille aux commérages, il ignorait – d'ailleurs, l'eût-il su qu'il s'en serait sans doute moqué – que son nouveau voisin était un débauché. Tout ce qui comptait, à ses yeux, c'était que le dernier-né de lord Hargate fût un membre éminent de la Société de philosophie et l'auteur de plusieurs articles passionnants sur le comportement animal et sur le bétail. Lord Lithby possédait tous ses écrits. Il considérait notamment celui consacré à l'élevage des porcs comme capital.

Naturellement, il était ravi que ce brillant sujet s'occupe des terres à l'abandon à l'ouest de sa propriété.

À sa fille, lord Lithby avait expliqué le procès devant la cour de la chancellerie et la prodigieuse rapidité – dix ans à peine – avec laquelle lord Hargate était parvenu à faire juger l'affaire. Il lui avait également parlé avec enthousiasme des études de M. Carsington sur le piétin et de ses travaux sur le sel dans l'alimentation animale. Enfin, il lui avait annoncé qu'il allait bientôt rendre visite à leur nouveau voisin et l'inviter à dîner.

Il aurait aussi bien pu s'adresser à Hyacinthe.

Pendant ce temps, à trois kilomètres de là, Darius – qui évitait soigneusement les mondanités – ignorait tout des projets de lord Lithby, de son enthousiasme et même de sa fille.

Le fils exaspérant de lord Hargate était arrivé tard, la veille, et avait passé la nuit à *La Licorne*, une auberge située dans le bourg d'Altrincham, à cinq kilomètres à peine du domaine. Sa mère avait insisté pour envoyer à l'avance des domestiques afin de rendre la maison à peu près habitable, mais Darius s'en moquait.

Restaurer le bâtiment était absurde. Cela ne ferait que coûter de l'argent sans en rapporter. Il était beaucoup moins onéreux et plus simple de s'installer à l'auberge. Il n'aurait que sa note à payer, et n'aurait pas à engager d'autres serviteurs en plus de son valet de chambre, Goodbody. En outre, son régisseur, Quested, avait son bureau à Altrincham.

Non, sa priorité, c'étaient les terres. Il avait donc consacré cette première matinée à en faire le tour avec le régisseur.

Il les avait trouvées à peu près dans l'état auquel on pouvait s'attendre. La propriété faisant l'objet d'un litige, rien n'avait pu être fait pour l'entretenir ou la valoriser durant ces dix dernières années.

Les insectes, oiseaux et autres petits animaux avaient envahi la plupart des dépendances qui en étaient à différents stades de délabrement. Quant au jardin, c'était une vraie jungle. La faune paraissait elle aussi florissante même si, par chance, il semblait y avoir moins de nuisibles et de parasites qu'il ne l'avait craint.

Cependant, la plus grande surprise lui était venue de la maison d'habitation. Contrairement à ce qu'il avait imaginé, c'était loin d'être une ruine. Quelqu'un – son père, sans doute – avait dû passer outre la législation pour faire assurer un entretien minimum.

Quoi qu'il en soit, quand Quested était reparti, quelques heures plus tard, c'était avec une longue liste de tâches à accomplir et de travailleurs à engager.

Pour se reposer l'esprit après tous ces calculs, mesures et évaluations, Darius alla se promener dans ce qui avait dû être un parc à l'anglaise. Il emprunta un chemin envahi par la végétation qui le conduisit à une mare stagnante où il s'arrêta pour observer les libellules.

L'un de ses confrères de la Société de philosophie avait publié un article sur la parade nuptiale des libellules – article qu'il jugeait tout à fait fantaisiste. À l'exception de ceux qui harcelaient le bétail, les insectes ne l'intéressaient pas particulièrement. Toutefois, il accorda un regard en passant aux demoiselles. Puis, comme souvent, la curiosité fut la plus forte.

Un instant plus tard, il était à plat ventre dans les hautes herbes, toute son attention concentrée sur les créatures féeriques qui glissaient sur l'eau. Résolu qu'il était à essayer de distinguer le mâle de la femelle sans l'aide d'une lunette d'approche, il était sourd et aveugle à tout le reste.

C'est pourquoi il mit tant de temps à la remarquer.

Il perçut d'abord vaguement un murmure. Puis il entendit craquer une brindille. Il releva la tête et se tourna dans la direction d'où venaient ces bruits.

Il y avait une fille, à trois mètres à peine de lui. En voyant sa tête émerger des hautes herbes, elle poussa un cri strident et sauta en l'air. Mais elle trébucha. Elle eut beau agiter les bras comme des ailes de moulin à vent pour conserver son équilibre, elle glissa sur le sol humide, droit vers l'eau boueuse de la mare. Darius bondit sur ses pieds et se précipita à la rescousse. Effrayés les oiseaux s'envolèrent en poussant des cris qui noyèrent le doux vrombissement des insectes.

Il attrapa la jeune fille à bras-le-corps pour l'empêcher de tomber, mais elle cria de nouveau dès qu'il la toucha et se débattit au risque de les entraîner tous deux dans la mare. Il la tira en arrière, et le talon de sa bottine lui heurta le tibia. Il sentit le coup à travers le cuir de sa botte. Manquant d'être destabilisé à son tour, il lâcha un juron.

— Calmez-vous, bon sang! s'écria-t-il. Vous voulez nous noyer tous les deux?

— Arrêtez de me serrer la poitrine, espèce de... espèce de...

Elle lui repoussa les mains, et ils se remirent à glisser vers l'eau.

— Mais je ne...

— Lâchez-moi!

De nouveau, il la tira avec force en arrière.

— Lâchez! Mais lâchez!

En s'agitant pour se libérer, elle lui asséna un coup de coude dans l'estomac.

Il la lâcha si brusquement qu'elle tituba. Et se rattrapa de justesse à son bras pour ne pas tomber.

— Espèce de brute! s'indigna-t-elle. Vous l'avez fait exprès!

Toujours cramponnée à son bras, elle se courba en deux, cherchant à reprendre son souffle.

— C'est vous qui m'avez demandé de vous lâcher, lui rappela-t-il.

À cet instant, elle releva la tête et il crut perdre pied, se noyer dans le bleu extraordinaire de ses yeux. Oubliant tout le reste, il contempla l'ovale parfait de son visage semblable à un camée, les pommettes délicates légèrement empourprées, la moue boudeuse de ses lèvres entrouvertes...

Il ne savait plus qui il était ni où il se trouvait. Il se passa la main dans les cheveux. S'était-il cogné le crâne sans s'en rendre compte ?

Elle baissa vivement les yeux, remarqua qu'elle lui agrippait toujours le bras. Elle s'empressa de le lâcher, non sans l'avoir repoussé.

Il aurait pu faire un pas en arrière, comme elle le souhaitait manifestement, mais il s'en garda bien et demeura un peu trop près d'elle.

— Voilà qui m'apprendra à voler au secours des damoiselles en détresse, commenta-t-il.

— Vous n'aviez qu'à ne pas vous cacher ainsi et jaillir comme... comme...

Elle s'interrompit en portant la main à sa chevelure blonde attachée en chignon, fronça les sourcils, puis regarda autour d'elle.

— Mon chapeau ! Où est mon chapeau ? Oh, non...

Ledit chapeau, une ridicule petite chose en paille et dentelle, gisait au bord de l'eau.

Réprimant un sourire, Darius s'avança pour le ramasser.

— Ne vous donnez pas cette peine, fit-elle en s'empressant de le devancer.

— Ne soyez pas ridicule, protesta-t-il.

Il eut tôt fait de la rattraper, et ils se penchèrent en même temps pour récupérer le chapeau. Il s'en saisit le premier, mais, en se redressant, il lui heurta la tête.

Elle poussa un cri et bondit en arrière en se tenant le front. C'est alors qu'elle perdit de nou-

veau l'équilibre et s'affala dans un tourbillon de jupons. Avant qu'elle ne tente de se relever, il eut le temps d'apercevoir un ravissant mollet.

Cette fois, il planta solidement les pieds dans le sol en pente, se pencha pour la saisir sous les bras. L'ayant relevée, il la plaqua fermement contre lui pour remonter la berge glissante.

Il sentait les douces rondeurs de son derrière se presser contre son aine. Sous l'odeur de vase qui montait de la mare, il devina son suave parfum de femme. Il remarqua une petite trace de boue sur son cou d'albâtre et se retint à temps d'y... donner un coup de langue ?

Mais déjà elle enfonçait le talon dans sa botte et lui assénait un coup de coude. Il la lâcha.

— Si vous persistez dans cette attitude, je vais devoir avertir le garde champêtre, la prévint-il.

— Le garde champêtre ? répéta-t-elle en faisant volte-face.

— Je pourrais porter plainte contre vous pour être entrée sans permission dans une propriété privée. Et pour agression.

— Entrée sans autori... *Agression* ? s'indignait-elle. Mais c'est vous qui avez touché ma... ma...

Elle désigna d'un geste sa poitrine, qu'elle avait fort bien faite, et que, peut-être, il n'avait pas effleurée tout à fait par accident dans la mêlée.

— ... qui avez posé la main sur moi, conclut-elle les joues en feu.

— Je me verrai peut-être dans l'obligation de recommencer si vous continuez à vous rouler dans la boue au risque d'effrayer la faune.

— *Me rouler dans la boue* ? répéta-t-elle en ouvrant encore plus grands les yeux, ce qu'il n'aurait pas cru possible.

— Je crains que vous n'ayez dérangé les libellules durant une manœuvre particulièrement délicate. Ces malheureuses créatures étaient en train de s'accoupler et vous leur avez fait une peur bleue.

Vous l'ignorez peut-être, mais la peur affecte les capacités reproductrices du mâle.

Elle le regardait bouche bée.

— Maintenant, je comprends pourquoi seuls les animaux les plus robustes et les plus hardis subsistent, poursuivit-il. Vous avez dû faire fuir tous les autres ou les rendre définitivement incapables de procréer.

— Incapables de... Certainement pas ! J'étais...

Son regard s'arrêta sur le chapeau qu'il avait toujours à la main.

— Donnez-moi mon chapeau, dit-elle.

Il le fit tourner entre ses doigts et l'examina.

— C'est le chapeau le plus frivole que j'aie jamais vu, déclara-t-il.

En réalité, il n'en avait aucune idée. Il ne prêtait pas attention aux vêtements des femmes, n'y voyant que des obstacles dont il fallait se débarrasser aussi vite que possible.

Toutefois, il se rendait bien compte que cette petite chose faite de quelques brins de paille, de petits bouts de dentelle et de deux ou trois rubans était d'une parfaite absurdité.

— À quoi sert-il ? Il ne peut vous protéger ni du soleil ni de la pluie.

— C'est un *chapeau*, se défendit-elle. Il n'est pas censé servir à quoi que ce soit.

— Alors pourquoi le portez-vous ?

— *Pourquoi ?* Mais c'est... c'est...

Elle fronça les sourcils.

Il attendit.

Elle se mordilla la lèvre, réfléchissant visiblement.

— Ornemental, finit-elle par dire. À présent rendez-le-moi. Il faut que je m'en aille.

— Quoi ? Pas de « s'il vous plaît » ?

Elle le fusilla du regard.

— Non, rétorqua-t-elle.

— Je vois que c'est à moi de montrer l'exemple en matière de bonnes manières...

— Rendez-moi mon chapeau, répéta-t-elle tendant la main pour s'en emparer.

D'un geste vif, il le cacha derrière son dos, hors de sa portée.

— Darius Carsington, se présenta-t-il en s'inclinant.

— Peu m'importe.

— C'est moi qui ai repris Beechwood, précisa-t-il.

Elle tourna les talons.

— Cela m'est égal. Gardez le chapeau si vous y tenez ; j'en ai d'autres.

Sur quoi elle commença à s'éloigner.

Ah, non ! Pas question, songea-t-il. Elle était ravissante. Et le sein qu'il avait frôlé plus ou moins accidentellement était délicieusement rond. Il lui emboîta le pas.

— Vous habitez près d'ici, je suppose, hasarda-t-il.

— Pas assez loin, apparemment

— Cette propriété était à l'abandon depuis des années ; peut-être n'avez-vous pas été informée des récents changements.

— Mon père m'en a parlé. Je... j'avais oublié.

— Votre père, répéta-t-il, sentant sa bonne humeur s'évanouir. Et il s'agit de... ?

— Lord Lithby, répondit-elle d'une voix tendue. Nous sommes rentrés de Londres hier. Le ruisseau marque la limite ouest de notre domaine. J'avais pris l'habitude de venir ici pour... Mais cela n'a pas d'importance.

Non, cela n'avait plus aucune importance.

Sa façon de s'exprimer, sa tenue, ses manières, tout indiquait à Darius qu'il avait affaire à une jeune femme de la bonne société. Il n'avait rien contre les aristocrates. Contrairement à certains, il n'était pas attiré exclusivement par les femmes du peuple. Elle semblait un peu lente, et totalement dépourvue de sens de l'humour, mais cela



9123

Composition
CHESTERO C LTD

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 5 mai 2014

Dépôt légal : mai 2014
EAN 9782290094686
L21EPSN001153N001

1^{er} dépôt légal dans la collection : décembre 2009

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion